

La lumière est venue, un récit de Noël de Julie Meylan – paru dans la Feuille d’Avis de Lausanne du 24 décembre 1928 –

- Au revoir, madame Rose ! Heureux Noël !

Les voix des enfants résonnent dans le corridor et les rires joyeux s’éloignent par degrés dans la cage de l’escalier. Bientôt un claquement sec annonce que la grande porte du rez-de-chaussée vient de se fermer. Adossée à la barrière de la rampe, Mme Rose frissonne et, d’un mouvement rapide, remonte le châle qui avait glissé le long de ses épaules maigres. Puis, avec un soupir, elle rentre dans son appartement.

Le piano est resté ouvert et le métronome continue son tic-tac monotone. Prestement la femme arrête le balancier, ferme le grand Pleyel et se laisse tomber sur un siège. L’excitation qui, tout à l’heure, la rajeunissait, a disparu, et le visage ridé trahit une grande lassitude. Des plis profonds se creusent aux côtés de la bouche fine et les yeux cernés regardent sans les voir les flocons qui tourbillonnent devant les vitres.

Mme Lemat vient de donner sa dernière leçon de piano avant les vacances de fin d’année, et ses élèves lui ont apporté tout à l’heure leurs vœux et leurs cadeaux de Noël. Maintenant, la joyeuse bande est partie, heureuse de secouer pour une quinzaine la discipline scolaire et le travail régulier imposé par les programmes.

Mais si les écoliers sont ravis d’être libres, la maîtresse de piano ne partage pas leurs sentiments ; c’est avec appréhension qu’elle songe à ces deux longues semaines où il faudra rester seule dans cette rue qui lui est encore étrangère. Machinalement, Mme Rose joue avec les paquets noués de faveurs roses alignés sur la table à son intention. Elle n’accorde pas même un regard distrait à la superbe tourte qui figure au milieu de tous ces cadeaux, mais furtivement, comme si c’était une honte, elle essuie une larme indiscrete sur sa joue.

C’est la première fois que la pauvre femme se trouve seule en une veille de Noël. L’an dernier, rien n’était changé dans son existence ; son mari, l’architecte Lemat, occupait toujours la première place dans la société de la ville et tout le confort que peut procurer la fortune se trouvait dans la luxueuse villa de l’architecte.

Ah ! la vie était douce, dans cet intérieur ouaté de tendresse, entre le mari si affectueux et Richard, le fils unique, beau garçon à qui souriait une brillante carrière. Hélas ! il faut peu de temps pour changer les situations, comme il suffit d’une nuit de gelée pour tuer les plus belles roses ; une spéculation malheureuse a ruiné l’architecte qui, de chagrin, a succombé à une apoplexie foudroyante. Quant à Richard, surmené par des examens, il fut pris d’un accès de délire et dut être transféré dans une maison de santé. Il fallut vendre la somptueuse villa, liquider les objets d’art et désintéresser les créanciers.

Quand tout fut fini, la veuve est venue s’installer dans ce modeste quartier et, utilisant son beau talent de pianiste, elle s’est mise à donner des leçons de

solfège qui lui permettent de vivoter à force d'économie. On ne s'adapte pas d'un jour à l'autre à un changement de vie aussi radical, car outre la perte de la situation matérielle, il y a encore le déclassement social et la solitude complète.

En effet, privilégiés sous tous les rapports, les Lemat vivaient un peu en égoïstes, se suffisant à eux-mêmes et ne songeant guère aux autres ; aussi, quand vint l'épreuve, la pauvre Mme Rose dut-elle payer la rançon du bonheur passé. De la même façon qu'elle ne se souciait pas autrefois des misères d'autrui, on ne se préoccupa guère des siennes.

Ainsi, que de fois, le soir, a-t-elle souhaité ne jamais se réveiller ! Que de fois la révolte a grondé au fond de son cœur endolori ! Pourtant, elle a résisté jusqu'ici soutenue par le sentiment de son devoir envers son malheureux enfant dont la raison obscurcie a perdu le sentiment réel des choses.

* * *

Maintenant, seule dans cette pièce que le départ des jeunes élèves rend plus triste et plus vide, la pauvre femme se sent désemparée. Pareils à des ombres malfaisantes, les souvenirs du passé reviennent, insistants et morbides. L'obsession devient si vive que Mme Rose pousse un gémissement :

- Oh ! mon Dieu ! fait-elle. Etre ainsi, seule pour lutter !... Je ne puis plus !... Ah ! mourir !... Echapper à ce désert !... Oui, mourir !...

D'un air égaré, elle regarde la croisée où le ciel qui s'est un peu découvert, laisse voir une première étoile. Ce spectacle est si paisible que Mme Lemat se calme un instant, mais elle reprend bientôt sur un ton de révolte :

- Et c'est demain Noël ! Le jour de la joie !... Quelle ironie !... Belle joie pour ceux qui n'ont plus rien à espérer comme moi !... Si au moins je recevais quelque chose de mon pauvre Richard ; mais rien !... Voici la correspondance de ce soir : des journaux, es prospectus, des réclames et c'est tout... Triste fête !

En ce moment les cloches de Noël s'ébranlent et leur grande voix semble clamer :

- Paix sur la terre !

Mme Lemat tressaille et sa pensée retourne à Noël passé. Elle se revoit comme à cette heure dans le joli salon tout fleuri avec son mari et son fils. Quand les cloches commencèrent à sonner, Richard dit :

- Combien nous sommes heureux, n'est-ce pas, mère ? L'an prochain ce sera encore davantage peut-être !

Hélas ! il y a maintenant une tombe au cimetière et des ruines partout ! En y songeant, la pauvre mère à peine à retenir ses sanglots.

Tout à coup un bruit inusité attire son attention ; on dirait que quelqu'un pleure de l'autre côté de la paroi. C'est bien cela, car on distingue maintenant de petits gémissements contenus et de longs soupirs. Cela se passe dans la chambre voisine où loge Marthe Grenat, la lingère.

- Pauvre fille ! murmure la maîtresse de piano. Elle est seule comme moi et qui sait, son poêle est peut-être froid et son armoire vide !

La jeune ouvrière, qui travaille pour un grand magasin, n'a de relations avec personne. Invariablement vêtue de noir, elle passe dans l'escalier, toujours pressée de retourner à son travail. Mme Lemat aurait aimé lier connaissance, mais sa réserve d'autrefois ne lui a pas enseigné comment rompre la glace ; aussi se salue-t-on à peine. La pauvre lingère doit se sentir évidemment bien solitaire, et le son des cloches lui aura pour sûr rappelé des choses tristes. Une compassion soudaine gagne le cœur de Mme Lemat. C'est un sentiment nouveau qu'elle n'a encore jamais éprouvé. Savoir qu'il y a au monde d'autres douleurs que la sienne et chercher à les consoler, n'est-ce pas le meilleur remède pour chasser les papillons noirs ?

Tout en tendant l'oreille pour savoir ce qui se passe dans la chambre voisine, Mme Rose remarque la belle tourte qui orne sa table :

- Quel gâteau monumental ! pense-t-elle ; il faudrait être au moins quatre ou cinq pour en jouir !

Pareille au fameux Sésame ouvre-toi qui força jadis la fabuleuse caverne d'Aladin, cette réflexion éveille chez la maîtresse de piano une transformation radicale ; son sang bat plus vite dans ses artères et toutes les tendresses réprimées de ce cœur de mère se réveillent. La vie qui, tout à l'heure, paraissait à Mme Rose si décolorée, a repris un sens et la grisaille de ce jour finissant s'éclaire d'une lueur.

- La jeune fille s'ennuie sûrement, murmura-t-elle. Si j'allais lui dire de venir passer la soirée ici ? A Noël, on peut bien prendre des libertés et faire des invitations qu'on n'oserait pas formuler un autre temps ?

Tout-à-coup elle s'interrompt, car sa pensée va chercher un autre solitaire : Raymond Leprat, le voisin des mansardes. Ce jeune provincial, échoué dans la grand'ville, vit avec peine avec les maigres appointements que lui procure son travail de bureau. Malgré sa passion pour la musique, il ne peut se payer le luxe des concerts. Et bien la maîtresse de piano lui donnera ce soir une audition.

En un tour de main, elle arrange ses cheveux, rajuste son châle et court jusqu'à la porte de Marthe Grenat. Avant de frapper, elle hésite, prise de timidité, mais le souvenir des pleurs entendus tout à l'heure lui rend de l'assurance. Elle heurte et la porte s'ouvre à moitié, laissant voir dans l'entrebâillure le visage rouge et bouffi de Marthe. Les dernières larmes sont encore autour des cils.

Vivement, comme si elle ne remarquait rien, Mme Lemat tend la main et parle avec volubilité :

- Ecoutez, mademoiselle, je viens vous demander un service...
- Si je le puis, c'est avec plaisir !
- Je suis seule ce soir ; c'est la première fois en ma vie que je me trouve ainsi à Noël. Faites-moi l'aumône de quelques heures et venez les passer chez moi !

Ah ! quel tact exquis ! Elle aurait pu dire tout autre chose, mais cela n'aurait pas eu le même résultat. Rappeler à la jeune ouvrière qu'il y a d'autres gens seuls au monde, c'est lui faire oublier sa propre solitude. Aussi, les yeux brillants, répond-elle :

- Oh ! je comprends votre ennui ! J'irai aussitôt que ma couture sera terminée, dans une demi-heure peut-être.

Il s'agit maintenant d'aller chez Raymond Leprat ; c'est un peu plus malaisé qu'en bas, car le jeune homme est ombrageux comme un poulain rétif. Seulement, quand on consulte son cœur, on a des inventions inattendues.

Quand, ayant ouvert sa porte et reconnu sa visiteuse, Raymond demande avec quelque surprise :

- A quoi dois-je l'honneur ?

- Au souvenir, répond Mme Lemat d'une voix qui tremble. J'ai un fils de votre âge ; l'an dernier nous avons fêté Noël ensemble. Hélas ! aujourd'hui il est malade, vous le savez ? Il aimait tant la musique et je lui jouais tout ce qu'il me demandait ! Or, ces cloches, cette veille de fête, me rappellent si fort nos belles séances d'autrefois, que je désire avoir un moment un jeune ami à qui jouer une sonate comme je le faisais pour Richard. Voulez-vous être mon auditeur ?

Plein de compassion, Leprat, qui ne se doute pas du prétexte inventé par Mme Rose pour masquer sa charité, répond gentiment :

- Certainement, madame, j'irai tout à l'heure.

* * *

De retour dans sa chambre, Mme Lemat apprête toutes choses, met la bouilloire sur le feu, la nappe brodée et le service à thé sur la table. La pièce a pris un air confortable qui fait plaisir à voir ; aussi quand arrive Marthe Grenat, s'écrie-t-elle :

- Comme c'est joli chez vous !

Toute trace de chagrin a disparu de son visage et elle paraît jouir pleinement de se trouver dans un endroit chaud et élégant. Quant à Raymond, il ne dit pas grand'chose, mais tandis que l'hôtesse verse le thé bouillant dans les tasses de fine porcelaine, elle l'entend murmurer :

- Quelle belle soirée ! c'est la première fois que je suis si heureux depuis la mort de ma mère !

Dehors, la bise souffle en furie ; le gel fait craquer la neige sous les pas des rares passants, mais ici on ne songe pas à l'hiver. Mme Lemat s'est mise au piano et joue de vieux Noëls que Raymond accompagne en chantonnant, et Marthe sourit en tournant les pages d'un album. La pendule a sonné déjà plusieurs fois, mais on n'a pas entendu, et la joie de Noël faite de bienveillance et de paix, a rempli le cœur de ces trois solitaires...

* * *

Les deux invités sont partis, et Mme Lemat, un peu fatiguée, s'est assise sur la chaise basse où elle était effondrée après le départ de ses élèves de piano. Seulement sa mélancolie a disparu et elle se dit :

- Oui, Noël est une belle fête !... Il n'y a qu'à vouloir comprendre !...

En arrangeant ses albums de musique, elle fait glisser le paquet de journaux arrivés ce soir et auxquels elle n'avait pas touché. Un prospectus tombe, laissant voir une lettre qui s'était glissée à l'intérieur. Mme Lemat tressaille : c'est l'écriture de son fils. Vivement elle fait sauter le cachet et lit ce qui suit :

- Mère chérie ! Pour la première fois depuis six mois je suis tout à fait bien. Le docteur s'étonne d'une si brusque guérison ; c'est un miracle. J'étais dans la nuit ; maintenant la lumière est revenue. Dieu est bon de vous donner une pareille joie pour Noël !

Par prudence je resterai ici encore trois ou quatre jours. Mais viens me chercher pour que nous commençons ensemble l'année nouvelle. La vie sera bonne et nous nous aimerons bien !

Au revoir, mère chérie !

Ton fils Richard

* * *

Mme Lemat s'est laissée glisser à genoux sur le tapis ; ses yeux brillent, remplis de larmes et la joie transfigure son visage fatigué.

- Oh ! quelle grande bénédiction ! fait-elle. Serait-ce déjà la récompense de mon effort de ce soir ?

Puis, se reprenant, elle répète avec lenteur ces paroles anciennes et pourtant toujours réalisables :

- Ceux qui marchaient dans le pays de l'ombre et de la mort ont vu une grande lumière !...

Julie Meylan